

Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION
ET
ADMINISTRATION

Rue Cherifein, Caire

TÉLÉPHONE

Adresse télégraphique :

IDJTIHAD, CAIRE

Abonnement annuel: 13 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON
IMPÉRIAL

50 Francs par an

I ANNÉE

N° 11

Avril 1906

De la Psychologie du Monde Musulman

Sous ce titre général, nous comptons publier des articles destinés à l'étude psycho-sociologique des musulmans.

Notre très honorable amie, amie des turcs et des musulmans en général, Son Excellence Madame Olga de Lebedeff, l'illustre orientaliste dont nous parlerons longuement ailleurs, a bien voulu mettre à la disposition de l'"Idjtihad" une remarquable dissertation sur l'émancipation de la femme musulmane. Nous avons le plaisir de commencer notre série d'articles par cette charmante et précieuse étude que nous reportons, ci-après, à nos lecteurs, intégralement.

DE L'ÉMANCIPATION

de la

FEMME MUSULMANE

Nous avons déjà exposé nos vues sur l'Émancipation de la Femme musulmane dans un mémoire présenté au XII^e Congrès des Orientalistes tenu à Rome. Mais

le peu de temps qui nous était accordé pour cette lecture nous a obligé à restreindre considérablement nos développements. Il nous paraît utile d'insister de nouveau sur cette importante question, afin d'indiquer comment les femmes musulmanes pourront sortir de la condition voisine de l'esclavage, où elles sont en ce moment réduites.

Beaucoup d'Orientaux, ignoants et fanatiques soutiennent et, à leur suite, nombre d'Européens, supposent que l'Islam a exclu la femme de la vie sociale et ne lui permet pas de recevoir une instruction égale à celle de l'homme. C'est là un préjugé qu'il importe de combattre.

Si nous jetons un coup d'œil sur la position sociale occupée par la femme arabe au temps de l'apogée de la civilisation arabe, nous verrons que l'Islam n'a jamais été un obstacle à ce qu'elle reçût la même instruction que l'homme et n'eût les mêmes droits.

C'est en effet, ce qui avait lieu à Bagdad, à l'époque des Omméyades et des premiers Abbassides, jusqu'au règne de Kadir b'Illah, qui fut le premier à arrêter le progrès dans le monde musulman (921 ans après J.-C.).

Nous entendons parler, au temps de Mansoâr, de deux cousines de ce souverain allant à la guerre byzantine vêtues de cottes de mailles. Sous le règne de Réchid et Meëmoûn, les dames discutaient avec les savants, participaient aux concours poétique et animaient la société par la grâce et la finesse de leur esprit. On voyait alors des jeune filles arabes combattre à cheval et commander aux troupes. Les réunions chez les grandes dames ne cessèrent que sous le règne de Moutewekkil.

La mère de Mouktedir Katrun-Nédà, présidait aux libérations de la Haute-Cour de Justice, donnait des audiences aux dignitaires et aux ambassadeurs étrangers, convoquait les kâdis et les notables, signait de sa main et publiait les édits d'Etat.

L'impératrice Zubéïda, épouse de Haroun-el-Réchid, était une femme d'un esprit hors ligne et poète excellent. Elle fit construire, à ses frais, le grand aqueduc de la Mecque et rebâtit la ville d'Alexandrie qui avait été détruite par les Grecs.

Bourâne, sa belle-fille, femme de Meëmoûn, (826 de l'ère chrétienne) était remarquable par sa beauté, son esprit, son érudition et ses vertus. Elle fonda à Bagdad plusieurs collèges et hôpitaux pour les femmes.

Sukeïna, arrière-petite-fille de Mohammed par sa fille Fatima, était un prodige de sciences; elle réunissait dans son salon toutes les illustrations de son temps.

La poétesse Fadl vivait à l'époque de Mutewekkil. Ses poésies rivalisaient avec celles des plus grands poètes.

La Cheïkha Choukhda, au XII^e siècle de l'ère chrétienne, faisait à Bagdad des conférences sur les belles-lettres, l'histoire

et la rhétorique.

Zeïneb Umm-ul-Mouëed avait un diplôme de professeur de jurisprudence.

Sous le règne de Saladdin, florissait Takiyé, fille d'Abou'l Faradj, qui faisait des conférences sur les Hadis (tradition) et était, en outre, poète distingué.

Umm-ul-Khaïr Fatima et Umm-Ibrahim Fatima Yezdani, enseignait la théologie.

Seïda Néfissé était institutrice du Cheikh Chaféï: elle prononça les prières funèbres à sa mort comme si elle eût exercé les fonctions de mollah.

De même à Grenade, les vieux auteurs, notamment Ahmed Makri dans son Nefhotybi «Souffle parfumé» nous parlent de toute une pleïade de femme distinguées.

Les Nazhoun, les Zeïneb, les Hafsâ, les Kalayeh, les Safia et tant d'autres brillèrent d'un éclat ineffaçable par les lumières de leur esprit. Ici, comme à Bagdad elles cultivaient toutes les branches des sciences et des arts.

Au milieu des troubles du XII^e siècle, lorsque l'édifice social et politique de l'Asie occidentale était sur le point de croûler, la femme musulmane était encore l'objet d'un culte chevaleresque et des soins les plus délicats. Le mariage était un acte solennel; le foyer domestique, un sanctuaire et la naissance des enfants, une bénédiction de Dieu.

La mère était la première éducatrice de ses enfants qui passaient ensuite aux mains des précepteurs. On élevait les filles dans les principes de la vertu et de la pureté, afin qu'elles devinssent des «mères d'hommes», selon l'expression de Kitab-ul-Iytibar.

La musique, qui n'était pas encore mise

à l'Index par l'égislature de l'Islam, était cultivée par les femmes du plus grand monde. La princesse Alyé sœur de Réchid était une musicienne accomplie; ses compositions sont mentionnées dans le Kitab-ul-Aghâny (livre des chants) d'Abou'l Faradj-el-Isphahâny. La fille de cette princesse avait le même talent.

Un passage du même ouvrage nous dépeint Obîda, qui vivait sous le règne de Meëmoûn et de Moutassim, comme d'une grande beauté, de vertu et de talent; sa voix était mélodieuse et l'art avec lequel elle s'accompagnait du tambourin lui valut le surnom de « Et-Tambourièh ».

Les princesses et les grandes dames donnaient des soirées musicales appelées Noubât-el-Khâtoûn, où il y avait des orchestres composés de cent musiciens dirigés par des chefs habiles.

Les sultans Timourides qui portèrent beaucoup d'innovations en Perse, introduisirent entre autre l'usage d'organiser au Nouvel-An persan, une grande « Vente de charité » où les princesses et les grandes dames vendaient dans les salles élégantes toutes sortes des belles choses que le Souverain, les princes et la noblesse venaient acheter, tout en admirant la beauté, la grâce et l'esprit de ces femmes brillantes. Cette vente s'appelait « Miné-Bazar ».

Beaucoup des femmes ont régné chez différents peuples musulmans. Je n'en nommerai que les plus célèbres, puisque leur nombre est si grand, que je craindrai de fatiguer l'attention de mes lecteurs en les mentionnant toutes.

Tonrkhân-Khatoûn, veuve de Saâd II, Atabek du Chirâz; puis Aïché-Khatoûn, qui se distinguaient par leur érudition et

leur goût pour l'architecture, ont embelli le Chiraz par de splendides édifices.

Au Caire, la savante sœur de Hâkim bi-émrillah, surnommée Sittul-Mulk, a été régente après la mort de son frère, sous le titre de « Reine des Musulmans ».

Aux Indes, Raziâ Begum, fille du Sultan Altemch, fut élevée au trône de Delhi, après que son frère eût été détrôné,

Noûri-Djéhan, épouse de Djéhânguir était tellement adorée de son mari, qu'il la laissait régner à sa place et faisait battre monnaie à son effigie. C'est cette charmante princesse qui fut chantée par Moore, sous le nom de « Lalla Rokh ». On voit encore les ruines de son mausolée à Lahore.

Ainsi donc la femme musulmane jouissait d'une liberté entière; elle recevait la même instruction que l'homme, occupait les plus hautes situations dans la société et jouait un rôle prééminent, non seulement dans la famille, où l'éducation de la jeunesse lui était confiée, mais encore dans les affaires publiques, dans les sciences et les arts. Elle pouvait faire d'immenses progrès dans la culture intellectuelle et la liberté sociale: — l'Islam ne s'y opposait pas.

Malheureusement la marche des événements, fausse interprétation des principes de l'Islam et le développement d'un droit coutumier introduit par une société grossière devait amener l'asservissement de la femme musulmane.

la lutte mortelle dans la quelle les Musulmans ont été engagés pendant les croisades a tourné leurs idées vers un seul but, celui de la conservation personnelle. « *Primum vivere, deinde philosophari* ». A

peine les victoires de Zendjy, de Nouredin et de Saladdin les avaient-elles sauvées et des attaques des Francs que le flot des hordes tartares vint balayer toute la civilisation de l'Orient et préparer l'asservissement de la femme.

Or il est incontestable qu'il ne peut y avoir société civilisée sans femmes instruites: « Vouloir borner les femmes au gouvernement de leur maison, ne les instruire que pour cela, c'est oublier que de la maison de chaque citoyen sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde. Ainsi s'exprime Aimé Martin et il ajoute: « sur le sein maternel repose l'esprit des peuples, leurs vertus, — en d'autres termes, — la civilisation du genre humain ».

Les raisons politiques, les luttes religieuses et dynastiques, les guerres, les troubles civils furent donc les causes uniques de l'arrêt de cette marche en avant et amenèrent un mouvement retrograde au moment où la civilisation occidentale commençait à se développer.

Les femmes étaient en même temps de plus en plus soumises aux caprices des hommes et ceux-ci, animés d'un despotisme jaloux, leur persuadèrent à tort que l'Islam leur défendait de s'instruire et d'avoir les mêmes droits que l'homme.

Elles seraient donc restées esclaves jusqu'à présent, si l'influence de l'Europe n'était venu les réveiller de leur torpeur.

La France a joué un rôle actif dans l'amélioration de la condition des femmes musulmanes. M. Edmond Groult, fondateur des musées cantonaux en France [*] nous informe qu'il se fonde en Algérie et l'unis des écoles de jeunes filles, où de

vaillantes Françaises, toutes dévoués à l'amélioration de leurs sœurs musulmanes, leur enseignent, outre l'arabe et le français, quelques éléments de sciences et d'art et spécialement la cuisine et la couture « les jeunes filles, dit-il, sorties de ces écoles, — où l'on a soin de ne faire aucun prosélytisme religieux, car le but qu'on se propose serait manqué, — sont très appréciées par les musulmans qui prétendent à leur main. Or, il arrive ceci de très remarquable: Comme on leur a donné des habitudes d'ordre, de propreté et de dignité personnelle dont il leur est désormais impossible de se passer, elles dictent leurs conditions à leur prétendants et ceux-ci sont heureux de les accepter avec un empressement plein de douceur.

« Filles exigent un lit afin d'éviter la promiscuité avec les animaux de la ferme, qu'un trop grand nombre de femmes musulmanes sont encore obligées à subir; elles demandent une table et des chaises afin de pouvoir s'asseoir et manger avec leurs maris, elle et les enfants qui en naîtront; elles s'enhardissent parfois jusqu'à demander à être dispensées de l'usage du voile, dont la plupart des femmes de l'Orient se couvrent comme d'un suaire. On sais toutefois que cet usage barbare ne leur a pas été imposé par le Coran et que les femmes de plusieurs tribus musulmanes ne s'y sont jamais résignées. Elles obligent enfin leurs maris à se loger dans des maisons européennes, ou à ouvrir de larges fenêtres à leurs gourbis, pour y faire pénétrer l'air et la lumière, utiles à la santé, indispensable à la propreté, absolument nécessaires au charme et à la gaie-

[*] A Lisleux. Calvados.

ét du foyer domestique, avantages inconnus actuellement dans la plupart des pays de l'Islam ».

« La France a du reste accordé à ses sujets musulmans deux avantages précieux qui, en se généralisant, produisent les meilleurs résultats; — par le Sénatus-Consulte du 22 avril 1863, complété par le décret impérial du 9 mai 1868, elle a donné aux indigènes des deux sexes, le droit de propriété individuelle, qui est le meilleur stimulant au travail et à l'économie et, par suite, le meilleur moyen de développer les richesses publiques et privées, le seul en outre qui assure la liberté individuelle; — par une loi d'avril 1882, elle leur a donné des noms patronymiques et de famille, qui sont la marque distinctive de leurs personnes.

« Enfin on prépare en ce moment un projet de loi destiné à accorder les droits politiques aux musulmans ou à quelques-uns d'entre eux, afin de les assimiler peu à peu avec les Français ».

Comme on le voit, la question de l'émancipation des femmes musulmanes est entrée en France dans le domaine des réalités: le monde civilisé ne peut qu'applaudir.

En Syrie aussi, le réveil intellectuel des femmes s'est produit grâce aux écoles de jeunes filles fondées par des Européens et dirigées, pour la plupart, par des religieuses françaises.

L'Egypte et la Turquie ont imité plus faiblement son exemple.

Nous pouvons annoncer avec joie que l'on voit déjà paraître dans les journaux arabes et turcs: le *Mouktataf* et le *Hilal*, au Caire, le *Liçan-ul-Hal*, à Beyrouth et

autres, une foule de romans et d'articles sérieux, écrit exclusivement par des femmes.

On peut citer au Caire la princesse Tchechmi Afète, qui a composé de jolies poésies. Aussi bienfaisante qu'instruite, elle a fondé dans cette ville une école de jeunes filles et un asile pour les aveugles. Il convient de citer en outre Aïché Taïmourych, poétesse distinguée et Zéïneb Fawwaz, auteur d'une grande biographie de femmes musulmanes intitulée *Ed-dour-el-Manthôur fi tabakkâte rabbâte el houndour*, c'est-à-dire: « Les perles dispersées du sexe gracieux »; enfin Marian Halil, excellent auteur en prose.

A Constantinople, la célèbre et savante Fatimé Alyé hanum a composé quelques romans et de nombreux articles philosophiques. Makboulé Lem'ân hanum est connue par ses lettres philosophiques; les écrits de ces deux dames ont paru, il y a dix ans, dans le *Terdjuman-Hakikate* lorsqu'il était dirigé par le savant et très populaire Ahmed Midhat Efendi. A ce moment, il n'était pas encore permis aux dames musulmanes de signer leurs ouvrages de leurs noms.

Ce mouvement d'émancipation, — d'ailleurs purement intellectuel — a pris un nouvel essor depuis que les femmes orientales ont fondé elles-mêmes des journaux tels que *Imra'âte* et *Fetate* en Egypte et *Hanimlara Makhçous Gâzeta* à Constantinople dirigé par l'exquise poétesse Niguiar Hanim. Ces journaux aidés d'autres feuilles féministes, travaillent à la culture intellectuelle de la femme musulmane. Ils s'efforcent de faire disparaître tous ces usages surannés, sous le couvert desquels on la

tient en tutelle—et de lui rendre la place qu'elle avait occupée jadis dans l'Islam civilisé. Disons aussi que dans ces derniers temps, plusieurs écrivains musulmans, qui jouissent d'une grande autorité dans leur pays, ont écrit quelques ouvrages en faveur de l'émancipation de la femme. Espérons que leur crédit leur gagnera l'opinion du gros de leurs coreligionnaires.

Je me contente de nommer parmi ces ouvrages deux livres qui sont l'un et l'autre remarquables par leur largeur de vue: le *Tahrir-el-Imraate*, de Kâssime Emine, Président de la Cour d'appel du Caire et *El-Imraatefi'l-Chark*, de Wacyf, haut fonctionnaire égyptien, et de citer un article qui mérite l'attention, du célèbre auteur musulman de Calcuta, Seid Emir Ali, intitulé En-niça fil-Islam.

Peut-être pouvons-nous voir là l'aurore des temps nouveaux et dire avec le poète : «*Magnus ab integro nascitur ordo.*»

Mais dans cette tâche grandiose, qui doit avoir pour but la résurrection intellectuelle de l'Orient, nous avons, nous aussi, le devoir d'intervenir. Nous lui avons jadis tant emprunté que notre civilisation actuelle se doit à elle-même de leur faire partager ses lumières. Tirons-donc l'Orient de son aornement ! Dans ce but, propageons autant que possible les Sociétés d'Orientalistes qui nous apprendront à connaître les besoins intellectuels et moraux de ces peuples. Nous pouvons aussi nouer entre les deux mondes (l'Orient et l'Occident) des relations durables, en dehors de toute question religieuse ou politique.

Nous avons fait de la propagande pour cette idée, il y a trois ans, après un assez long séjour en Orient et nous espérons,

sois peu, voir s'organiser en Russie une Société d'orientalistes dont nous avons conçu le projet.

Il y a environ huit ans, que nous avons exposé dans une notice, écrite en turc, en français, en russe, en anglais, en allemand et en arabe, la nécessité de rejeter tout sentiment mesquin d'inimitié nationale ou religieuse et de tendre une main amie aux peuples de l'Orient pour aller avec eux au-devant d'une vérité, démontrée par la raison, éclairée par la science, qui nous jette ses lumières à pleines gerbes.

Nous sommes heureux d'indiquer ici que ces mêmes idées ont été conçues et mises en pratique en France par l'admirable Société de *L'Alliance des femmes Orientales et Occidentales pour le progrès des relations amicales entre toutes les nations et l'établissement de la paix permanente.*

Cette Société a pour Présidente M^{me} Hyacinthe Loyson (1), à Paris, et pour Présidente d'honneur S. A. la princesse Nazly, au Caire.

Le but de l'Alliance est indiqué dans une lettre-programme que M^{me} Loyson a eu la bonté de nous envoyer. En voici les points principaux :

1. Créer une assistance mutuelle entre l'Orient et l'Occident, fondée sur la charité, la bonne volonté et la promptitude d'action en tout ce qui touche à la vie sociale et domestique. Envoyer en Orient des institutrices expérimentées, intelligentes, de vraies chrétiennes par le cœur, qui auront une bonne influence morale sur les jeunes filles musulmanes, sans faire le moindre prosélytisme religieux, mais en coopérant, au contraire, avec sympathie, à la vie reli-

(1) 29, Boulevard Inkermann, Parc de Neuilly.

gieuse de la famille dans laquelle elles se trouveront.

2. Fonder à Paris, à Constantinople et à Alger, des maisons où des institutrices pourraient apprendre au moins un vocabulaire de la langue qu'elles seraient appelées à pratiquer, et acquérir d'autres connaissances. Elles enseigneraient, selon les demandes, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien ou toutes autres langues européennes.

3. Publier en langues orientales des livres qui conviendraient aux orientaux et qui leur seraient profitables (1).

4. Faire tous les efforts possibles, en France ou en voyage, pour le développement des sentiments humanitaires et des relations amicales entre tous les peuples, de traiter avec considération et respect les différentes races, civilisations et religions, en évitant les vaines discussions, en cherchant les points de contact et non les divergences et en encourageant toutes les vertus, etc.

Cette «Alliance de femmes» en ouvrant à la femme musulmane les portes de la civilisation occidentale, l'élevant dans les idées humanitaires, l'aidera à obtenir, graduellement, des droits égaux à ceux de l'homme.

(1) Nous avons fait à cette intention des traductions en langues turques de plusieurs auteurs célèbres russes; en y ajoutant leur biographie.

Le Chasse-neige, La Dame de Pique, de Pouchkine

Le Démon, de Lermontoff.

En quoi consiste la Vie Humaine, Deux Vieillards, Nias, Le Bonheur de Famille, Le Patron et l'Ouvrier, du comte Léon de Tolstoy.

La Réfutation de Renan, par Mollah Bayazidoff.

Un article de journal sur *La Tribu des Tchouvaches en Russie*, par O. de Léhédoff.

Histoire abrégée de la Littérature russe, avec la biographie de les auteurs les plus célèbres, aussi par O. de Léhédoff.

Paris

L'émancipation de la femme musulmane, étroitement liés avec la civilisation générale, de l'Orient, restée en arrière de la civilisation européenne, ne doit pas inspirer d'effroi aux musulmans. Les Cheikh-ul-Islam du Caire et de Constantinople devraient imiter le Cheikh-ul-Islam de Tunis, qui a exprimé son approbation sympathique à l'Alliance des Femmes, en approuvant aussi l'idée que nous avons énoncée dans notre mémoire sus-mentionné.

Nous nous flattons de l'espoir que les personnages influents de l'Orient voudront nous aider dans l'accomplissement pratique de nos idées en venant au devant de la civilisation que nous lui portons.

La marche historique des événements et des conditions perfectionnées de la vie sociale nous en démontrent la nécessité urgente, car, dans le cas contraire, on verrait se reproduire le phénomène de l'invasion tartare, mais en sens inverse, c'est-à-dire qu'alors, c'était la barbarie qui balayait la civilisation et, maintenant, ce serait la civilisation qui engloutirait la barbarie!

Le mieux, pour l'Orient, serait d'accepter la main fraternelle que nous lui tendons.

Travaillons ensemble!

L'avenir est en marche, faisons-lui doubler le pas. C'est le moyen d'accélérer cette renaissance que nous appelons de nos vœux, que nous attendons depuis si longtemps, et dont nous venons d'indiquer les signes précurseurs.

Maintenant, a dit un grand poète, «l'âme humaine est majeure».

Partout, en effet, l'avenir s'annonce meilleur.

Un souffle ardent de pitié et de fraternité renverse les barrières, rapproche les cœurs.

Que nos vœux fervents s'accomplissent! Que nos modestes efforts ne restent pas stériles, et nous verrons peut-être, à l'aube du siècle nouveau, l'Orient se fondre avec l'Occident en un harmonieux accord!

OLGA de LEBEDEF



CERCLE VICIEUX

Tout événement de quelque importance traduit toujours l'état d'âme social du pays où il se passe. En partant de ce point de vue nous sommes de cet avis que ce ne sont pas les institutions qui forment un peuple mais bien les peuples qui les créent et les font vivre.

Le Chevalier de Lamarck, le célèbre naturaliste français, en prenant pour base une seule dent d'un animal fossile, en reconstituait le corps entier.

Le procédé de Lamarck est très susceptible d'être appliqué à des systèmes sociaux ou politiques.

Puisque la fonction fait l'organe, il est aisé d'apprécier la fonction en étudiant attentivement l'organe, ou vice versa.

Ces réflexions générales faites, nous parlerons d'un assassinat qui vient d'avoir lieu à Constantinople:

Il y a quelques semaines Ridvan pacha, Préfet de cette ville fut l'objet d'un attentat et expira criblé de coups de revolvers. Pourquoi?

A cette question aucun ture honnête ne pourra répondre sans rougir.

En effet ce n'est pas un patriote exalté, un énergumène indigné qui supprime le préfet. Ce n'est point dans le but d'amputer un organe de la tyrannie que cette suppression a été résolue.

L'assassin et l'assassiné étaient deux grands favoris du Sultan; nous ne voulons pas dire par là: qui se ressemblent, s'assemblent; on ne le sait que trop(?) je serais peu utile de rapporter ici en détail le récit entier du meurtre. Abdurrazzak Bey, Maître de Cérémonie du Palais de Yildiz, demande à son collègue, Ridvan de faire paver la rue de sa villa, Ridvan y consent à condition qu'Abdurrazzak verse à la caisse de la préfecture de la ville 150 L.T., le versement se fait, le pavé fait attendre des longs mois sans se faire construire. Le Maître de Cérémonie réclame son argent ou l'embellissement de la Rue sur laquelle se trouve sa villa à *Chichli*. Ridvan ne le rend pas et ne construit pas le pavé, pensant que cela déplairait au Sultan étant donné que cette rue est sur le passage fréquent de Réchad Effendi, héritier du trône.

Tout acte pouvant être agréable à l'héritier du Trône, ou simplement respectueux à son égard offense le Sultan: sa susceptibilité va si loin!

Tel est en deux mots l'aperçu, l'esprit de cette affaire. Ridvan qui était un espion châtié, un traître par excellence, un homme sans scrupule aucun, en fin un triste personnage-tel maître, tel valet — se repose et se désagrège dans sa tombe. Tous les membres de Bedirkhan parmi lesquels nous comptons plus d'un ami, de vrais gentilhommes, sont dispersés et répartis dans les cachots de la Fortresse de Tripoli Barbarie et de Taïf.

Le nombre des déportés dépasse une centaine, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir le Sultan étendre le chatiment d'un seul Abdurrezzak à tous les membres de sa famille, étrangers, absolument, au dessein du Maître de Cérémonie de S. M. le Sultan: la pusillanimité des dégénérés alcooliques se transforme souvent en une audace furibonde.

Nous concluons: un pays qui est à la merci d'un souverain ayant de tels favoris n'aura pas la moindre idée de l'ordre et de la paix. Dans un pays où l'assassinat, le vol, l'insécurité des biens et de la vie fleurissent à ce point, tout effort *palliatif* est un crime que l'humanité expiera tôt ou tard. La responsabilité commence à exister là où commence la conscience du devoir.

Alle menschlichen Gebrechen
Sühnet reine Menschlichkeit

Dr AB. DJEVIDET

